

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel CHAMONIN

Charles Baudelaire : ce damné de Paris (1821-1867)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1921, tome 20, p. 65-71

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# Charles Baudelaire

ce damné de Paris (1821-1867)

Ame curieuse qui souffres  
Et va cherchant ton paradis  
Plains-moi... sinon je te maudis.

L'appel termine « l'Épigraphe pour un livre condamné », il n'y a guère de temps qu'il fut écouté, et l'époque n'est pas lointaine où un Brunetière rangeait gravement Baudelaire parmi les rhéteurs et faisait de lui « l'admirateur de sa propre laideur ».

C'est qu'au poète des « Fleurs du mal » — un titre n'est pas toujours révélateur de l'œuvre, surtout dans ce cas où il semble indiquer une complaisance dans le mal, qui n'est pas ; au reste, Baudelaire ne l'a pas trouvé lui-même : il l'accepte d'un inconnu, Hyppolyte Babou — la légende a joué un vilain tour, et loin de mettre

à son front une belle étoile de mystère, elle l'a marqué d'un sceau réprobateur, vous savez bien... — « Baudelaire ?... ah, oui, le poète de la "Charogne" ? »

Aujourd'hui, par bonheur, grâce aux travaux d'érudits et d'artistes qui ont retracé sa véritable physionomie, il est loisible au « lecteur bucolique et paisible, » <sup>(1)</sup> qui jette un regard curieux dans ses petits poèmes de les placer en face de l'homme et voir ce qu'ils exprimaient de lui.

Un caractère qui ne doit pas avoir peu contribué au mauvais renom de Baudelaire c'est le manque, dans son œuvre, de ce qu'on est convenu d'appeler la tendresse, ce je ne sais quoi qui vous pince au cœur, vous donne l'émotion douce ou intense et force les larmes à perler au bord des paupières. A peine, par-ci par-là, filtre-t-elle, comme dans cette pièce au climat si mélancolique :

La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse  
Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,  
Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs.  
Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs...

Au contraire, un continuel relent d'amertume et de déchirante ironie monte de ses poèmes majeurs et mineurs nous dévoilant une âme qui, dans le passé, possédait une puissance d'amour incomparable, une sensibilité vibrant largement à la joie de vivre. Mais tout cela, par un curieux phénomène de réaction psychique se serait transformé en une quintessence de haine qui raille avec des traits de vitriol, brûlant au passage les lèvres serrées du pauvre poète. Jusque dans les « Litanies de Satan » — où l'on sent le factice exacerbé qui traverse tout « Révolte » — la souffrance qui dévore le cœur se fait jour dans ce répons quinze fois répété :

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

ou encore dans cette plainte dont le premier vers est

(1) Epigraphe pour un livre condamné (1868).

dans sa simplicité nue une merveille de précision et d'harmonie :

C'est la mort qui console, hélas ! et qui fait vivre ;  
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir  
Qui, comme un élixir nous monte et nous enivre,  
Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir. <sup>(1)</sup>

Quel poison corrosif a-t-il vicié ainsi l'âme de Baudelaire ? Quelles flammes corruptrices ont-elles réduit en une cendre impalpable la luxuriante végétation des sentiments délicats du poète enfant ? Quelle cause, enfin, a déterminé ce renversement de son être intime et lui a fait lancer vers le ciel des blasphèmes de damné et des cris d'épouvante, au lieu des hymnes divins dont il était capable ?

Comme en ce pauvre Edgar Poe, faut-il ne voir dans les passions reflétées par son œuvre, que l'affleurement de personnalités autres que la sienne, de ces parents « idiots ou maniaques » qui étaient « morts victimes de terribles passions » ? Sans doute, Léon Daudet nous dit, et il faut l'en croire, que c'est un hérédo-type, « ayant les hérissements, les prostrations, allant jusqu'à l'accablement, les réveils, d'un être tiraillé entre quatre ou cinq ascendants impérieux, comme Oreste entre les Furies. » <sup>(1)</sup> Mais est-ce bien tout ? Dans la vie même de Baudelaire n'y eut-il pas une cause directe, qui, mêlée à son hérédité peut-être hypothétique, et à sa maladie déclarée alors qu'il était fort jeune, aurait produit l'homme que nous connaissons ? — Ne sommes-nous pas pressés de songer à lui-même, lorsqu'il dit à propos de Thomas de Quincey : « Tel petit chagrin, telle petite jouissance de l'enfant, démesurément grossis par une exquise sensibilité, deviennent plus tard dans l'homme adulte, même à son insu, le principe d'une œuvre d'art ? »

Ce qui nous trouble singulièrement, c'est que les vers du collégien sont déjà des vers polissons ; et d'aucuns pensent même que sur l'un de ces vers, d'une superbe

(1) La Mort des Pauvres (1857).

(2) Léon Daudet. Action Française du 3 avril 1921.

venue, se cristallisa toute une pièce qui lui révéla sa manière : et ce furent les « Fleurs du Mal. »

D'autre part, remarquez l'attitude intellectuelle de Baudelaire : C'est celle d'un dandy qui s'attribue un rôle, qui prétend être « parfait comédien » <sup>(1)</sup>. Par dandysme il se fait une âme de damné, et son œuvre et ses idées sont celles d'un damné. Mais elles le sont certainement aussi parce qu'il veut être franc avec lui-même, qu'il veut dévoiler aux yeux de tous ceux qui l'admirent les étranges cortèges défilés en son imagination, pour ne pas jouir d'un respect auquel il ne pense avoir aucun droit. Son goût maladif pour la mystification explique bien des choses ; mais le fini de la pièce qui porte le titre de « L'irréparable » nous annonce une réalité vécue, une impression ressentie, écrite avec l'espoir de s'en libérer peut-être :

Pouvons-nous étouffer le vieux, le long Remords  
Qui vit, s'agite et se tortille  
Et se nourrit de nous, comme le vers des morts...  
L'irréparable ronge avec sa dent maudite...

On dirait — et c'est là probablement la solution exacte, car elle s'accorde avec les données de la biographie — qu'en l'âme enfantine de Baudelaire s'est produit une catastrophe qui déforma pour toujours l'inquiétude de sa sensibilité, son attirance vers le divin, son amour de la solitude méditative ; une chute effrayante au fond d'un abîme d'où il remonta éperdu, son orgueil tordu de honte, affolé, mais restant sur le bord avec au cœur un perpétuel vertige. <sup>(2)</sup>

Qu'en est-il résulté ? C'est que Baudelaire, mieux qu'un autre, parce qu'il avait une rare intelligence et une sensibilité décuplée, a connu la faiblesse naturelle de l'homme. Il a compris avec une force redoutable qu'il y avait témérité à rejeter la notion du Pêché Originel. Aussi pouvait-il en toute sincérité écrire à un correspondant

(1) Avertissement de Révolte (1857).

(2) Voir à ce sujet A. Poizat : Le Symbolisme.

: « toutes les hérésies actuelles ne sont que la conséquence de la grande hérésie moderne : la suppression de péché originel ». Dès son entrée dans la vie, il expérimente la lutte du Saint et de la Bête ; le malheur fut pour lui, qu'il succomba dès les premiers assauts.

Il croyait en Dieu ; il en vint à croire d'une façon plus précise au Diable. Car, ce que nous attribuons à l'hérédité, à la maladie ou à la chute, certaines actions ou pensées soudaines de l'homme, il en rendait cause une force extérieure à lui-même : Satan. Et comme sa volonté était loin d'être de fer, avec la connaissance d'un moine du moyen-âge sur les mystères, il garda l'âme d'un révolté.

Mon âme est un tombeau que, mauvais cénobite,  
Depuis l'éternité je parcours et j'habite ; <sup>(1)</sup>

Du mauvais moine, il a les révoltes qui lui font crier :  
« Je ne veux pas » <sup>(2)</sup>. Mais aussi les contritions passagères et il nous donne alors quelques-uns de ses plus beaux vers :

Seigneur, donnez-moi la force et le courage  
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût. <sup>(3)</sup>

ou encore :

J'implore ta pitié, Toi, l'unique que j'aime  
Du fond du gouffre obscur où mon cœur est tombé. <sup>(4)</sup>

et dans « Spleen de Paris » : « Et vous, Seigneur mon Dieu ! accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes, que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise. » <sup>(5)</sup>

Ces dernières citations nous découvrent complètement un nouvel aspect de Baudelaire, que j'insinuais un peu

(1) Le Mauvais Moine.

(2) Le Rebelle.

(3) Voyage à Cythère.

(4) De Profundis clamavi.

(5) A une heure du matin.

plus haut : c'est qu'il est catholique de pensée. Toutes ses imaginations morbides, tout ce qu'il voit en lui de factice et de cabotin, il s'en fait un péché, il les reconnaît comme tels. Ce qui permit naguère à M. François Mauriac<sup>(1)</sup> de nous rappeler comment Baudelaire était catholique, parce que c'était un « pécheur » et que « le pécheur est de chrétienté » selon Péguy. L'oublier, c'est se condamner à ne rien comprendre en Baudelaire, à considérer ses « fleurs malades » comme des fleurs de dépravation, en un mot à faire du poète un rhéteur.

Or, non, il n'est pas un rhéteur celui qui a si magnifiquement chanté l'existence du Poète, de l'Artiste, « renié par sa mère, renié par sa femme, suspecté et honni comme « *non conforme* » par la société », « qui de cette malédiction pesant sur lui, comprenant le sens profond de la souffrance refait une « *Bénédictio* » sur Dieu, à celui qui lui impose la purification par la douleur »<sup>(2)</sup>. Si son œuvre est inondée de la lumière du nom divin, c'est qu'il s'est compris, c'est qu'il s'est voulu catholique. Dire cela, certes, n'est pas en faire un Père de l'Église, car « un si rare honneur mérite d'être acheté d'un peu de sainteté »<sup>(3)</sup> : ce qui ne fut pas ; mais c'est simplement reconnaître qu'il fut un pauvre chrétien, — et ceci ne souffre discussion — doué d'une énergie chancelante qui trouve « toujours très difficile à se décider à n'importe quoi »,<sup>(4)</sup> et cela tout le monde l'admet facilement.

Quand on se rappelle les misères matérielles qui payèrent si largement les fautes de la vie de Baudelaire : la pauvreté, qui le força d'aller faire cette piteuse tournée de conférences en Belgique ; l'ingratitude inhumaine de Jeanne Duval, la mulâtresse ; la terrifiante déchéance physique des derniers temps qui ne lui permit plus, à lui

(1) Revue des Jeunes. 25 mai 1919.

(2) Camille Mauclair.

(3) A. Poizat, art. cit.

(4) Spleen de Paris : Les vocations.

le sorcier des mots, que de bafouiller ce seul cri : « Cré nom ! » une émotion douloureuse vous serre à la gorge. Comme pour Verlaine, un regret déchirant monte en vous à l'idée qu'un si riche talent n'ait produit qu'une œuvre illisible pour la masse, à cacher « dans l'armoire aux poisons »<sup>(1)</sup>.

Malgré soi, la prière angoissée qui termine l'un de ses poèmes mineurs émerge à la mémoire, et l'on se prend à murmurer : « Seigneur, ayez pitié, ayez pitié des fous et des folles ! O Créateur, peut-il exister des monstres aux yeux de celui-là seul qui sait pourquoi ils existent, comment ils *se sont faits*, et comment ils auraient pu ne pas se faire »<sup>(2)</sup>.

Et l'on espère<sup>(3)</sup> que le Maître « plein de motifs et de causes » a converti à l'heure suprême celui qui, sa vie durant avait eu « le goût de l'horreur », mais qui avait dit aussi :

Je sais que vous gardez une place au Poète  
Dans les rangs bienheureux des saintes légions,  
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête  
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.<sup>(4)</sup>

Avril 1921.

Marcel CHAMONIN.

(1) Léon Daudet, art. cit.

(2) Spleen de Paris : Mademoiselle Bistouri.

(3) F. Mauriac dit que Baudelaire est mort pénitent.

(4) Bénédiction.